



CR de TAKAGAKI Yumi, De la rhétorique contrastive à la linguistique textuelle. L'organisation textuelle du français et du japonais, Osaka – Rouen, OMUP – PURH, 2011.

Gabriel Bergounioux

► **To cite this version:**

Gabriel Bergounioux. CR de TAKAGAKI Yumi, De la rhétorique contrastive à la linguistique textuelle. L'organisation textuelle du français et du japonais, Osaka – Rouen, OMUP – PURH, 2011. . Revue de Sémantique et Pragmatique. 2012, pp.32: 147-150. <halshs-01323531>

HAL Id: halshs-01323531

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01323531>

Submitted on 31 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TAKAGAKI Yumi *De la rhétorique contrastive à la linguistique textuelle. L'organisation textuelle du français et du japonais*, Osaka – Rouen, OMUP – PURH, 2011.

Issu d'une thèse soutenue en 2008 sous la direction de Philippe Lane, l'ouvrage se signale d'emblée par l'originalité de son domaine d'intervention. La rhétorique contrastive y est à entendre comme une confrontation des procédures d'organisation textuelle, à l'exclusion d'une réflexion centrée sur les figures de style ou sur les procédés oratoires par exemple. Ce type d'études est relativement rare, plus encore lorsque se trouvent impliquées des langues aussi éloignées, culturellement et linguistiquement, que le français et le japonais.

La perspective et le plan sont explicités en introduction, en suivant une opposition cardinale inspirée de R. Jakobson :

(...) la plupart des études contrastives de langues ne traitent que des différences dans les faits de servitude et non dans les faits d'option. Mais parmi les faits d'option, se mêlent ce qu'une langue exprime habituellement et ce qu'elle n'exprime pas normalement. Et le rapport entre l'usuel et l'insolite varie selon les langues et les cultures. Il existe ainsi des conventions et des habitudes, et conjointement des variations et des préférences dans la manière de présenter les idées. (p. 13)

D'où la construction du livre en deux parties, la première étudiant les facteurs à dominante culturelle, ou « faits d'option », ainsi nommés en ce qu'ils actualisent des différences vernaculaires à partir de principes universels ; la seconde consacrée aux facteurs exclusivement linguistiques, autrement dit les « faits de servitude » en ce que la langue impose leurs conditions de réalisation aux locuteurs.

L'auteur ancre son étude dans sa pratique pédagogique, en se demandant quelles raisons justifieraient le reproche récurrent des enseignants de F.L.E. concernant le manque de logique qui caractériserait les productions écrites des étudiants japonais apprenant le français. En référence aux travaux de R. Kaplan, en particulier à *The Anatomy of Rhetoric : Prolegomena to a Functional Theory of Rhetoric* (1972), il est rappelé comment, dans une perspective qu'on qualifierait d'ethnocentriste, celui-ci propose l'anglais comme exemple de rectitude du développement textuel alors qu'il attribue des schémas argumentatifs plus ou moins tortueux pour les autres langues : concentrique pour les Orientaux, en zigzag pour la pensée arabe et en série de décrochages pour les nations romanes.

Pour expliquer dans quelles conditions les jeunes Japonais sont amenés à s'appropriier l'écrit scolaire, Y. Takagaki fait retour sur l'enseignement de la rédaction dans l'enseignement. Elle oppose au modèle normatif du français fondé sur la dissertation déclinée en trois moments (thèse – antithèse – synthèse) un modèle japonais inspiré par le *zuihitsu*, littéralement « par le mouvement du pinceau », dont le correspondant idiomatique pourrait être « au fil de la plume ». Le *zuihitsu* est un texte littéraire dépourvu de contrainte formelle spécifique où l'auteur note sans dessein arrêté ce qu'il a vu, ses expériences et ses impressions. Ce principe de rédaction servirait de modèle dans la transmission des pratiques lettrées. Les *Notes de chevet* de Sei Shonagon en sont le premier exemple et le plus célèbre. Dans la continuité de l'énoncé, le *zuihitsu* répond à un principe d'organisation sous-jacent, le *ki-syô-ten-ketu*, suivant un enchaînement de type :

thème > développement > nouvelle perspective > synthèse.

Au nombre des propriétés définitoires du *zuihitsu* – l'auteur en recense pour sa part une dizaine –, on relève (i) la flexibilité du cadre, (ii) une prédilection pour la valeur symbolique des

éléments, (iii) une attention portée à l'introspection et aux considérations personnelles, (iv) l'expression indirecte et (v) la préférence accordée à une présentation fragmentée, avec ellipse des connections. Ces propriétés sont illustrées à partir de textes représentatifs, extraits de manuels scolaires japonais, traduits et commentés. La comparaison des textes dans les deux langues permet de mettre en évidence la prégnance du modèle du *zuihitsu*, une référence constante dans les modèles d'apprentissage que confirment des enquêtes réalisées auprès d'étudiants de français.

La seconde partie sollicite la contribution de Jean-Michel Adam à la linguistique textuelle et l'exploite de façon originale à des fins contrastives. Cinq hypothèses sont formulées qui reviennent à attribuer aux textes français plus de cohésion interne, un recours à la référence moins allusif et une segmentation textuelle plus marquée, en créditant le japonais d'une prise en charge énonciative et d'une valeur illocutoire plus accusées. La démonstration est étayée par une analyse de traductions avec une attention particulière accordée à la fonction des connecteurs, l'exigence de cohésion les rendant plus nécessaires en français. Neuf manuels d'apprentissage du français pour les Japonais sont mis à contribution qui montrent comment le plus grand nombre de signes de ponctuation en français et le recours systématique à des connecteurs transphrastiques distinguent les deux langues. Un décompte des connecteurs dans les traductions aboutit à la conclusion que :

Ces résultats montrent que les relations logiques laissées implicites sont très différentes entre les deux langues. En français, les marqueurs de causalité sont les plus nombreux (39%), alors qu'en japonais ils ne représentent que 8%. De plus, les temporels ont une fréquence beaucoup plus haute en français (21%) qu'en japonais (4%). En japonais deux catégories ont une très haute fréquence d'emplois : « Additifs » (46%) et « Adversatifs » (41%). Ce n'est pas le cas en français (respectivement 18% et 22%). Bref, le japonais a tendance à ne pas expliciter les relations causales et temporelles, alors que le français recourt à la juxtaposition pour exprimer les relations additives et adversatives. (p. 147)

Une autre opposition entre les langues tient à l'importance du « non-dit », une appellation qui permet de réunir les marques zéro, l'ellipse et les enchaînements tacites où la juxtaposition sollicite, de la part du récepteur, une inférence du lien implicite entre les séquences. La conclusion serait que le français centrerait son organisation sur un découpage en phrases alors que le japonais privilégierait la période grâce aux marqueurs de thématisation.

Les phénomènes de focalisation sont traités à partir de l'extraction qu'opèrent *oui/si/non* en français et *hai/ie* en japonais. Les réponses aux questions totales mettent en évidence que le fonctionnement des unités est gouverné en français par un principe logique et grammatical générique et objectif alors qu'il est préférentiellement associé en japonais à l'énonciation et à l'intervention du locuteur dans son dire.

Un dernier chapitre traite d'une question familière à ceux qui se sont trouvés confrontés au maniement des formes d'adresse en japonais dont le choix est dicté par l'âge, le sexe et la relation à l'interlocuteur. La première personne du singulier, pour quoi le français ne connaît que « je », peut être rendue par sept pronoms différents et le roman de Sôseki *Je suis un chat* s'ouvre par une note du traducteur expliquant le comique d'un « je » très cérémonieux quand c'est d'un chat qu'il s'agit. Ainsi, le japonais tend à différencier fortement la première personne des deux autres alors que le français, comme Benveniste en a proposé le modèle à l'échelle des langues indo-européennes et afro-asiatiques, introduit la césure entre les deux premières personnes et la troisième (la « non-personne »). A ce titre, le japonais se signale par sa valeur illocutoire plus forte.

Le travail sur l'analyse de discours dans une perspective contrastive tel que le conduit Y. Takagaki, tire parti des manuels et des traductions, littéraires et journalistiques, pour éclairer par contraste les caractéristiques de formes d'organisation textuelle. Le décalage des réalisations selon la langue met en évidence la spécificité des structures narratives et argumentatives ; les latitudes et les contraintes de chaque culture s'y dessinent en filigrane. C'est par la superposition de considérations anthropologiques et du système linguistique que s'appréhendent les productions, quand des formes d'organisation sociale et de perception sont restituées non par la sémantique lexicale mais par l'architecture des récits et des essais. La distance entre deux cultures dessine à cet égard un champ d'observation qui doit aux qualités pédagogiques de l'ouvrage qu'un lecteur ignorant tout du japonais peut saisir sur le vif et grâce à des exemples choisis la façon dont deux langues et deux cultures expriment leurs différences. Le livre refermé, on ne peut refuser à l'auteur les compliments que mérite la façon dont elle a su se mettre à la portée du lecteur européen par les qualités de son style et la rigueur de son raisonnement.

Gabriel Bergounioux